

NÉCROLOGIE.

LE BARON AUCAPITAINE,

lieutenant au 36^e de ligne, chevalier de la Légion-d'Honneur,
membre correspondant de la Société historique algérienne, etc.

Au moment où M. de Chancel, sous-préfet de Blida, se prodiguait avec le dévouement le plus courageux pour atténuer autour de lui les effets de l'épidémie cholérique, il était éprouvé bien cruellement lui-même dans ses affections les plus chères : sa fille, mariée depuis trois mois à peine à M. le baron Aucapitaine, succombait en quelques heures aux atteintes du fléau et son gendre, frappé presque en même temps qu'elle, la suivait trois jours après dans la tombe ! le 22 septembre dernier.

Le nom d'Aucapitaine n'est inconnu à aucune des personnes qui s'occupent de l'histoire du pays ou qui seulement s'y intéressent. Depuis plus de dix ans, cet intelligent officier s'était voué avec ardeur à l'étude des annales de l'Algérie, et les nombreux résultats de ses consciencieuses recherches sont consignés dans une foule de brochures, revues ou autres organes de la presse périodique, ici et en Europe, particulièrement dans la *Revue africaine*. Ces recherches ont d'autant plus de valeur, que l'auteur les a toujours faites sur le terrain même des événements et au contact des populations qui y avaient joué un rôle. C'est la féconde et véritable méthode de travail, quand on veut léguer aux futurs historiens de l'Afrique des matériaux sérieux et authentiques, unique tâche que les humbles pionniers algériens puissent ambitionner aujourd'hui.

Ce n'était pas seulement par ses écrits que le baron Aucapitaine se rendait utile à la science ; par plusieurs dons de médailles, il a pris rang parmi les bienfaiteurs de notre Musée. Quand il se voyait dans l'impossibilité de donner lui-même certains objets d'un transport difficile, inscriptions romaines, etc., il s'empres-
sait de nous en signaler l'existence, afin de les faire arriver jusqu'ici, contribuant ainsi d'une manière indirecte à l'enrichissement de nos collections archéologiques.

Les travaux de M. Aucapitaine sont trop nombreux et disséminés dans trop de recueils différents pour que nous puissions les énumérer tous. Nous nous bornerons à parler de ceux qu'il a publiés ici, et qui, de fait, sont les plus importants.

Ses premières communications, envoyées à la *Revue africaine*, remontent à près de dix ans, et sont relatives à des documents épigraphiques de l'époque romaine, découverts dans les environs d'Aumale, l'antique Auzia. Il n'a pas cessé, depuis lors, de s'occuper de l'archéologie algérienne, toutes les fois que ses nombreuses excursions lui en ont fourni l'occasion.

Mais l'époque turque et le peuple berber ont été surtout l'objet de ses investigations. Parmi les vingt articles, environ, qu'il a adressés à la *Revue* dont on vient de parler, on remarquera ceux qui se rapportent au gouvernement des pachas et à la grande Kabylie. Cette dernière a été spécialement l'objet de son attention, son champ d'études de prédilection, qu'il abandonnait avec peine et reprenait toujours avec bonheur, selon les vicissitudes de sa vie militaire. Aussi, lors de sa nomination récente au commandement du fort des Beni-Mansour, il se réjouissait à la pensée de pouvoir continuer et compléter ses travaux de préférence. Hélas ! c'était une tombe qui l'y attendait à côté de sa jeune compagne.

Les habitudes studieuses avaient un tel empire et une si grande énergie chez le baron Aucapitaine qu'il lui était impossible de séjourner, si peu que ce fût, dans une localité, ni même de la traverser sans s'enquérir soigneusement de ses monuments, de ses annales, ou, à défaut de celles-ci, de ses traditions et légendes.

C'est ainsi qu'après avoir passé quelque temps à Bousâada, il envoyait à la *Revue Africaine* deux intéressantes notices sur cette localité, et que sa campagne de Syrie, où il était secrétaire du général en chef, lui a fourni l'occasion de donner un Mémoire sur le Hauran et de remanier sa monographie des Druzes. C'est ainsi, enfin, que son stage prolongé au Bureau arabe de Médéa lui a permis de recueillir toute sorte de renseignements sur l'ancien beylik de Titeri, dont cette ville fut la capitale. Il s'était rencontré là avec M. Federmann, interprète de l'armée, modeste et laborieux chercheur qui, de

son côté, avait mis à profit sa participation aux opérations de délimitation des tribus pour rassembler avec soin et coordonner avec un sage esprit de critique les notions historiques consignées çà et là dans la foule des actes de propriétés qui lui passaient sous les yeux, ou conservées dans la mémoire des anciens du pays, avec lesquels sa mission le mettait en contact journalier.

C'est aux efforts réunis de ces deux hommes laborieux qu'est due la *Notice sur le Beylik de Titeri*, dont la dernière partie a paru dans le numéro de septembre 1867 ; travail considérable et véritablement précieux, puisqu'en décrivant l'organisation politique, judiciaire, militaire et administrative de cette petite province, pendant la période turque, les auteurs font connaître également les beyliks d'Oran et de Constantine sous ce quadruple rapport. Car, en définitive, ces derniers ne différaient guère de l'autre que par une plus grande étendue de territoire et par un éloignement plus considérable du chef-lieu gouvernemental, ce qui donnait à leurs beys une puissance plus grande avec une dépendance beaucoup moins étroite.

La mort du lieutenant Aucapitaine laisse un grand vide dans les rangs, déjà peu garnis, des hommes qui se consacrent ici aux études historiques algériennes. Il aura été un des soldats les plus actifs de ce petit bataillon sacré qui s'est voué à la recherche et à la publication des matériaux de l'histoire locale, avec une résolution que l'atmosphère d'indifférence au milieu de laquelle elles s'opèrent n'a pas encore pu étouffer.

Mais Aucapitaine n'avait pas seulement des titres littéraires à l'estime de ses concitoyens : à une belle intelligence, développée par l'étude, et à beaucoup de bon sens, il joignait un caractère éminemment loyal et sympathique, une irréprochable honorabilité. Il était donc dans les conditions les plus favorables pour bien exercer le commandement que la confiance de ses chefs venait de placer entre ses mains. D'ailleurs, il était doué du sentiment intime de la civilisation européenne dans son expression la plus élevée, c'est-à-dire qu'il avait le véritable esprit chrétien développé par dix-huit siècles de progrès continus, l'esprit qui anime à leur insu bien des gens.

qui ne prétendent pas à l'orthodoxie. Il voyait clairement le grand problème de conciliation des races dont la conquête de 1830 a imposé la solution à la France, et il en pressentait les voies et moyens ; et comme il possédait, avec un heureux mélange de fermeté et de bienveillance, une dose raisonnable de cette furie française qui pousse à hâter l'exécution des grandes et bonnes choses, il aurait très-probablement exercé avec succès son commandement des Beni-Mansour et aurait triomphé des difficultés spéciales que présente le gouvernement des indigènes.

Mais nous oublions que nous écrivons au nom de la science et que c'est à ce titre seulement que nous pouvons parler de notre excellent confrère et collaborateur Henri Aucapitaine, enlevé si prématurément et dans des circonstances si émouvantes. Nous nous contenterons donc de dire, en terminant, que sa mort inflige à la Société historique algérienne une des pertes les plus sensibles qu'elle ait faite depuis longtemps.

M. LE CAPITAINE PIGALLE.

Ancien officier de l'armée d'Afrique, M. le capitaine Pigalle, un de nos membres correspondants, vient de mourir dans les Ziban, où il s'était fixé depuis plusieurs années, employant les loisirs de sa position de retraite à des études d'histoire naturelle et à des recherches archéologiques. Il a donné à la Société de Constantine, sur ce dernier sujet, des communications qui ont paru dans un de ses annuaires, notamment sur la station de *Gemmellae*, si notre mémoire nous sert bien.

Nous regrettons que l'absence de renseignements plus complets et plus précis ne nous permette pas d'en dire davantage aujourd'hui sur cet honorable et regretté collègue ; mais nous espérons être à même de lui consacrer bientôt une notice nécrologique telle qu'il la mérite, si l'un de nos correspondants de la province de Constantine tient la promesse qu'il a bien voulu nous faire.

M. JUDAS.

M. le Dr Judas, dont nous n'avons connu la mort que très-tardivement, est aussi un des membres de cette glorieuse armée

d'Afrique qui ne s'est pas seulement distinguée sur les champs de bataille, mais qui a fourni, ici, à la science ses premiers et ses plus intelligents pionniers.

On sait que cet honorable collègue s'était voué particulièrement à l'étude des langues phénicienne et libyque et qu'il a consigné ses travaux sur la matière dans plusieurs publications généralement connues. Quels que soient les doutes que l'on puisse concevoir sur la certitude des résultats obtenus dans cette branche de la linguistique, on ne peut s'empêcher de rendre pleine justice aux efforts déployés par le Dr Judas pour projeter quelque lumière sur un sujet des plus obscurs en lui-même, et on doit louer sans restriction l'érudition de bon aloi qu'il avait acquise dans le long exercice de ses recherches spéciales.

M. ESPINA.

Vice-consul de France à Soussa, en Tunisie, M. Espina, fixé pendant un assez grand nombre d'années dans ce pays semé des vestiges de la domination romaine, y avait contracté le goût des études archéologiques. Ses communications adressées à la Revue africaine, notamment celles relatives à l'antique Adrumetum (V. Rev. af., t. 4^e, p. 232, etc.), témoignent de ses goûts et de son zèle à cet égard.

Nous perdons en lui un correspondant instruit, actif et tel que nous voudrions en posséder un plus grand nombre dans une contrée si riche en restes antiques, romains ou autres; dans une contrée bien peu explorée, cependant, si l'on compare ce qu'elle a fourni jusqu'ici en ce genre avec ce qu'elle pourrait donner.

Il y faudrait une mission spéciale de plusieurs années, confiée à un savant éprouvé, M. Léon Renier, par exemple, et pourvue largement de tous les moyens d'action nécessaires.

M. CUSSON.

Le correspondant dont nous ajoutons ici le nom à notre trop longue liste nécrologique est une de ces individualités complexes, excentriques et pourtant indécises devant lesquelles la plume du biographe s'arrête, hésitante. Certes, nous ne commettrons pas

l'injustice de juger M. Cusson d'après les accusations qui ont plu sur lui lors de la polémique soulevée dans cette colonie à propos de la lettre de l'Empereur à M. le duc de Magenta. Quand les intérêts ou les passions sont en jeu, l'équité n'est guère écoutée par les parties belligérantes.

Nous bornant aux faits incontestables et dont nous avons connaissance personnelle, nous parlerons surtout de la mission que M. Cusson avait reçue il y a quelques années pour explorer l'intérieur du Maroc.

Voici quel était son itinéraire, d'après une lettre qu'il nous adressait en date du 12 décembre 1861 : « Tanger, Fez, Tafilelt, Tidikelt, le Soudan — s'il était possible — sinon stationner jusqu'en décembre 1862 dans le Gourara, le Touat et le Tidikelt ; puis, en janvier 1863 rentrer avec les caravanes algériennes. »

Nous trouvant au Maroc au mois d'août 1862, nous apprîmes à la meilleure source, c'est-à-dire à notre consulat même, que M. Cusson n'avait point pénétré dans l'intérieur du pays, mais qu'il avait passé quelque temps à Tanger, prenant des notes au consulat sur le commerce et les autres questions comprises dans sa mission ; puis, cette moisson étant faite, qu'il était allé à Gibraltar rédiger son rapport d'après les matériaux ainsi recueillis.

En effet, les chrétiens, sauf de bien rares exceptions, ne sont pas admis à visiter l'intérieur du Maroc : le gouvernement local s'y oppose *dans l'intérêt de cette classe de voyageurs*, se fondant sur ce qu'ils pourraient rencontrer sur les routes des vauriens qui les dépouilleraient et même les mettraient à mort, ce qui ne se vérifie que trop par des causes qu'il ne convient pas d'exposer, encore moins de commenter ici.

Il n'est donc pas étonnant que M. Cusson ait abandonné toute idée de pénétrer au-delà du littoral ; mais il est regrettable qu'il ait été forcé de reculer devant cette impossibilité, car à certains égards, il était en position de faire un voyage utile. Il avait d'abord un avantage de premier ordre et qui manque trop souvent aux voyageurs qui visitent nos contrées africaines, ainsi qu'on s'en aperçoit bien vite en

lisant leurs relations : M. Cusson parlait très-bien l'arabe ; de plus, ayant été pendant un certain temps au service de l'Émir Abd-el-Kader, nous ne savons si c'était durant la paix ou pendant la guerre, il avait appris sans doute à connaître les indigènes, science non moins indispensable que celle du langage pour voyager avec fruit dans notre Afrique septentrionale.

Quant au parti qu'il aurait pu tirer, au point de vue scientifique et littéraire, de ses excursions africaines, ce n'est point par son *Histoire de Tunis*, publiée à Oran en 1863, qu'il est possible d'en juger. Rien qu'en lisant dans la préface de cet opuscule les compliments de l'auteur au Bey, au Consul de France, etc., on voit qu'il doit être rangé parmi ces compilations faites à la hâte et sans autre but que d'obtenir en échange la décoration tunisienne.

Tunis doit ainsi à son Nichan Iftikhar d'avoir en Europe des historiens qui malheureusement se recommandent plus par la quantité que par la qualité.

Pour bien juger M. Cusson, nous aurions donc voulu autre chose que cette œuvre de circonstance, où, d'ailleurs, abondent les incorrections de tout genre.

Mais la mort prématurée de ce correspondant ne lui a pas laissé le temps de publier ce qu'il a fait et de donner la mesure de ce qu'il pouvait faire ; et l'indécision qui plane sur son caractère et ses actes, comme homme, s'étend jusque sur ses travaux, comme voyageur et érudit.

A. BERBRUGGER.

Pour tous les articles non signés :

Le Président, A. BERBRUGGER.